

semblait beaucoup à une chasse aux flambeaux et à une expédition nocturne.

— A qui en ont-ils donc ? répétai-je avec un étonnement sans cesse accru. Et d'où peut venir cet esclandre ?

La détonation d'une arme à feu répondit à ma pensée : réponse terrible ! J'en tressaillis comme si le coup m'eût frappé. Plus d'incertitude, le cas était grave, il exigeait de la résolution. Le sang coulait, il y avait déjà des victimes ; je n'hésitai pas.

— Au plus pressé, me dis-je ; mon devoir est là.

D'un élan je me trouvai sur le seuil de l'hôtel et agitai le marteau avec la vigueur et l'autorité d'un maître. Si les ais eussent été moins solides, j'aurais jeté la porte en dedans, tant j'avais hâte d'arriver sur le théâtre du combat. Impatience légitime, mais à laquelle on ne semblait guère s'associer au dedans ! Par trois fois déjà, le marteau avait retenti sans que cet appel eût produit un effet sensible. Personne n'accourait, personne ne bougeait. On eût dit même qu'à cette manifestation du dehors correspondait une sorte de pacification intérieure. Les bruits cessaient, les clartés s'éteignaient ; plus d'éclats de voix, plus de mouvements ; l'habitation rentrait dans son état régulier, le silence et les ténèbres.

Je ne me payai pas de ces apparences et n'en tins pas mon ministère pour moins opportun ni moins urgent. Tout témoignait qu'il y avait là un drame de famille, une exécution à huis-clos, qu'on cherchait à étouffer et dont on effaçait mystérieusement les traces. Raison de plus pour agir avec décision. J'ébranlai une fois encore le marteau de cuivre et y ajoutai une sommation à l'appui.

— Ouvrez ! m'écriai-je.

Cette tentative n'eut pas plus de succès que les autres ; il ne s'en suivit qu'un calme plus profond.

— Au nom de la loi, ouvrez ! répétai-je.

Même silence, même immobilité ; c'était un parti-pris et une sorte d'affront fait à la justice. A aucun prix je ne devais l'endurer. D'une voix ferme et avec un accent qui n'admettait pas de refus :

— Ouvrez, dis-je, où je vais chercher la garde.

Il est à croire que cette menace produisit son effet et amena de salutaires réflexions. D'ailleurs le quartier commençait à s'en mêler ; ré-

veillé par le bruit que je faisais, il s'était mis aux fenêtres.

— Ouvrez, ouvrez ! criait-on de toutes parts.

A tant de sommations, il n'y avait plus à répondre que par l'obéissance. Quelque soin que l'on prit à amortir les voix, j'entendis échanger quelques mots dans le fond de la cour et, peu d'instant après, le son de pas qui se rapprochaient, me prouva que j'allais obtenir satisfaction. En effet, la porte roula sur ses gonds, et je me trouvai en face d'une figure connue, celle du père Vincent. Il tenait à la main une lanterne sourde qu'il démasqua brusquement, de manière à en projeter les clartés sur moi :

— Ah ! c'est encore vous, me dit-il en me reconnaissant. J'aurais dû m'en douter.

— Vraiment, répondis-je, étonné de son sang-froid. Et pourquoi donc ?

— On vous a toujours sur les épaules.

— C'est qu'il y a motif !

— Oui-dà ; le feu est donc dans le quartier ? C'est égal, vous auriez pu cogner moins fort.

Impossible de se faire une idée du naturel avec lequel cet homme me disait cela et du calme qui régnait dans son maintien. La toilette même était parfaitement assortie aux paroles : elle offrait un mélange des attributs de nuit et de jour, comme en portent les gens réveillés en sursaut et qui se couvrent à la hâte de ce qui leur tombe sous la main. Le pantalon était mal fixé sur les hanches ; la tête disparaissait jusqu'aux yeux dans cette coiffure plus commode qu'élégante, qui est l'emblème et l'indice du sommeil. J'avoue que devant ce bonnet de coton, je me repris de nouveau à douter et à hésiter ; il me semblait éloigner l'idée d'une violence et d'un crime. Et pourtant j'avais encore dans l'oreille comme l'écho de cette détonation qui ne pouvait pas avoir un caractère inoffensif ; j'avais vu, à une heure indue, cette maison s'animer, des lumières briller çà et là, enfin se succéder les apparences d'un événement intérieur. Comment prendre le change ?

— Monsieur Vincent, dis-je au concierge avec la sévérité qui convenait, vous devez croire que si je force votre porte au milieu de la nuit, c'est que mon devoir m'y oblige. Un coup de feu vient d'être tiré chez vous ; que s'y est-il passé ?

— Un coup de feu ? s'écria cet homme d'un air étonné ?

— Ni plus ni moins : un coup de feu

— Pas possible ! reprit-il.

— Quand je vous assure que cela est ! Je l'ai entendu de mes oreilles.

— Pas possible, vous dis-je ; entrez plutôt vous verrez.

Cette offre n'avait pas lieu sans motif ; déjà les voisins, attirés par le bruit, faisaient cercle autour de nous, et le concierge voulait en finir d'abord avec ces importuns. Une fois que j'eus pénétré dans la cour, il ferma sa porte, et un orage qui survint acheva de disperser le petit rassemblement, sans que personne y sût au juste de quoi il s'agissait.

Je demeurai en tête à tête avec le père Vincent et réduit à une explication sans témoins. Cette circonstance lui donnait de la force et il en usa.

— Ah çà ! lui dis-je, nous voici seuls, convenez au moins qu'il y a eu un coup de feu tiré chez vous.

— Bah ! me répliqua-t-il ; et comment aurais-je fait pour ne pas l'entendre ?

Son assurance me démontait.

— Mais vos maîtres, ajoutai-je, vos maîtres auront entendu.

— Mes maîtres ! répondit-il en me montrant les façades de l'hôtel plongées dans l'obscurité, regardez s'ils bougent.

— A présent, c'est possible ; mais tantôt.

— Tantôt comme à présent ; ils dorment comme des loirs.

Et voyant que je résistais encore et ne me tenais point pour battu, il ajouta.

— Venez voir plutôt.

Malgré une pluie battante, il m'entraîna vers les bâtiments et m'en fit faire le tour : rien ne témoignait que personne y veillât ; ni dans les jardins, il n'y avait de traces d'une alerte récente ; partout régnait le calme et le repos ; tout dormait, à part le concierge et moi. Décidément, j'en étais pour mon éclat ; le flagrant délit m'échappait et je courais le risque de passer pour un visionnaire. Aussi, pris-je le parti de battre en retraite et de ne pas pousser le zèle plus loin.

— Qu'ils s'arrangent, me dis-je. Ces gens-là ont le bras long ; mieux vaut fermer les yeux.

Sur cette réflexion un peu tardive, je pris congé du concierge et quittai l'hôtel.

V. Cependant le souvenir de cette crise ne m'abandonna pas durant le reste de ma faction, et, au jour, quand on vint me relever, je tentai un dernier effort. Il est possible, me dis-je, que le vrai théâtre de l'affaire soit du côté des petites issues de l'hôtel ; allons nous en assurer. Je m'y rendis, en effet ; j'en voulais avoir le cœur net.

Sur les derrières de l'habitation s'étendait une longue muraille, au-dessus de laquelle on n'apercevait que les troncs et les branches d'une allée d'ormes formant rideau à l'extrémité du jardin. Une seule porte avait été ménagée sur ce point et du premier coup d'œil il était facile de juger qu'elle ne s'ouvrait pas fréquemment. Les ferrures étaient chargées de rouille et les panneaux avaient joué faute d'entretien et par l'effet de l'abandon. L'aspect des lieux justifiait d'ailleurs l'état de désuétude dans lequel ils étaient tombés. La ruelle qui y régnait desservait des terrains vagues, parsemés de maisons d'assez médiocre apparence et tristement habitées. Ces contrastes sont moins rares qu'on ne l'imagine, et, en plus d'un quartier, Paris en offre le spectacle douloureux ; nulle part l'extrême opulence ne touche de plus près à l'extrême misère.

Dé fiance ou morgue, l'hôtel Montréal s'était donc gardé de ce côté. Ce qu'il y possédait de dépendances n'avait point de communications avec l'intérieur, et la porte du jardin présentait toutes les apparences d'une issue condamnée. Quant à la ruelle, elle était affligeante à voir et faisait peu d'honneur à la vigilance de l'autorité. On y marchait dans une boue liquide, plus digne d'un marécage que d'une voie classée et prélevant sa quote-part des deniers municipaux.

J'eus quelque peine à m'y frayer un chemin, et un instant je mis en délibération si je pousserais mes recherches. Comment supposer qu'un être vivant se fût engagé de nuit dans des fondrières où, en plein jour, je n'avançais qu'avec effort ? Là-dessus j'allais renoncer lorsqu'une circonstance me frappa. Vers la gauche de la ruelle et au pied même du mur se montraient des empreintes toutes récentes ; je les suivis : elles aboutissaient à la porte du jardin. C'était un premier indice ; bientôt j'en recueillis ou crus en recueillir d'autres. L'imagination arrange volontiers les faits au gré de ses soupçons ou

de ses désirs. Quoique le terrain eût été lavé par l'orage, il gardait, par intervalles, et sur toute l'étendue où ces empreintes subsistaient, une couleur violacée à laquelle il était difficile d'assigner des causes naturelles. L'eau elle-même dont, çà et là, il restait des flaques, n'avait pas cette teinte bourbeuse qu'elle acquiert en délayant les terrains. Elle était foncée, rougeâtre, presque sanguinolente. Ces détails presque insignifiants pour d'autres, prenaient à mes yeux le caractère d'autant de découvertes et devenaient des motifs d'encouragement à pousser plus loin les choses.

Un examen attentif de l'issue m'apporta un surcroît de preuves. J'ai dit qu'elle s'ouvrait rarement ; tout donnait lieu de penser, qu'après une longue inaction, elle s'était ouverte dans la nuit même. Des éclats de bois, des débris de plâtre attestaient le fait ; la porte n'avait cédé qu'à une pression violente. Puis, sur les marches, existaient des signes non équivoques d'un travail récent ; la dalle avait été nettoyée à grande eau, et dans les grains de la pierre, on pouvait distinguer ces tons rougeâtres qui déjà m'avaient frappé, et qui semblaient former comme une ligne ininterrompue jusque dans l'intérieur du jardin. Si j'avais pu pénétrer de ce côté, sans doute la démonstration eût été complète, et l'évidence des charges pleinement établie. Malheureusement, cet acte excédait mes pouvoirs, et j'en devais rester là de mes conjectures.

Cependant une dernière tâche m'était imposée, et je la remplis. Je rendis compte à mes supérieurs de ce que j'avais vu et entendu, en appuyant sur les circonstances qui me paraissaient les plus décisives. Mes déclarations furent reçues, couchées par écrit et transmises aux fonctionnaires chargés d'y donner suite, s'il y avait lieu. Sans doute, elles allèrent s'enfoncer dans les cartons où reposent les affaires sans issue ; je n'en entendis plus parler, et ce que j'en ai su depuis, c'est à une autre source que je l'ai puisé.

A partir de cette orageuse nuit, il se fit, autour de l'hôtel Montréal, plus de silence et plus de ténèbres que jamais. Le peu de vie, le peu de mouvement qu'il avait gardé jusque-là, s'en retirèrent complètement ; le sépulcre n'est pas moins froid que ne l'était cette enceinte ; on aurait pu douter qu'elle renfermât encore des vivants. Aussi échappait-elle désormais aux observations et aux commentaires. Le néant y pré-

valait. Tout au plus me fut-il permis de noter deux incidents qui se rattachaient à mon enquête antérieure.

Le premier concernait ce jeune homme, dont j'avais surpris les démarches et pour ainsi dire le secret. Ce fut en vain que je l'attendis sur le théâtre ordinaire de ses opérations ; il ne reparut plus. Un moment, je crus qu'il avait simplement renoncé à la blouse de l'ouvrier, comme trop connue et trop sujette à le trahir, et qu'il se déroba à ma surveillance à l'aide d'un autre travestissement. Lequel ? Je l'ignorais, et soumis dès-lors tous les passants à une investigation minutieuse. Soin inutile ! Rien ne me rappela ni ses airs, ni sa tournure, ni sa physionomie, encore moins ses pauses sur le trottoir ; par ce seul trait il se fut trahi. J'en conclus que, par un motif ou l'autre, le jeune homme avait abandonné la partie, et qu'il avait dirigé ses visées ailleurs.

Le second incident fut le sequestre absolu de presque tous les habitants de l'hôtel. Seul, le comte sortait encore, mais de loin en loin et pour rentrer presque aussitôt. A cheval et suivi d'un domestique, il s'éloignait au pas, comme s'il lui eût coûté de quitter les lieux : lorsqu'il rentrait, c'était de toute la vitesse de sa monture. Quant aux deux femmes, de plusieurs semaines on ne les revit pas ; les promenades paraissaient supprimées. Dans le quartier on attribuait ce changement d'habitudes à une maladie de la comtesse, et, en effet, je pus vérifier peu de temps après que la supposition n'était pas gratuite. Voici comment.

Un jour, il se fit dans l'hôtel Montréal un mouvement inaccoutumé. Les croisées s'ouvrirent, la livrée fut sur pied, il y eut des allées et venues à l'infini. Puis, vers trois heures de l'après-midi, une berline fut amenée dans la cour, et on commença à la charger de bagages ; deux autres voitures, destinées aux gens de la suite, succédèrent à la berline et reçurent aussi leur contingent de malles et de cartons ; ce n'était pas seulement les apprêts d'un départ, c'était presque un déménagement. Enfin, lorsque quatre heures sonnèrent, la berline s'approcha du perron ; le comte s'y trouvait déjà, en habit de voyage, donnant ses derniers ordres et jetant le coup-d'œil du maître sur les équipages et les chevaux. Mlle Pulchérie descendit à son tour, plus raide et plus refrognée que jamais ; pour mieux faire sentir sa présence, elle administra quelques semonces aux filles de service. La com-

tesse arriva la dernière, et il me fallut deviner que c'était elle, tant ses traits avaient éprouvé d'altération. De cette fleur de beauté qui naguère charmait les yeux, il ne restait rien qu'une physionomie douce encore et régulière dans son dépérissement. Un mal incurable pouvait seul avoir causé des ravages si apparents et si prompts ; l'empreinte de la mort y était visible. Pour gagner la berline, la pauvre créature fut forcée de s'appuyer sur les bras de deux femmes et encore, au moment d'y monter, la force lui manqua-t-elle ; on l'y porta comme un enfant. Une fois qu'elle fut assise et eut repris ses sens, Mlle Pulchérie vint s'installer à ses côtés : c'étaient deux actes qui se répondaient et se succédaient toujours. Quant au comte, après un moment d'hésitation et un coup-d'œil jeté sur l'intérieur de la berline, il se décida à monter dans la seconde voiture où il eut toutes ses aises et l'entière liberté de ses mouvements. La troisième voiture et les sièges reçurent les gens de la maison, à couvert ou en plein air, suivant le sexe. Quand tout se trouva en ordre, les chevaux s'ébranlèrent et, quelques minutes après, l'hôtel Montréal retombait dans son silence habituel, aggravé par un délaissement.

Il était à croire que ma curiosité s'éteindrait dès lors, faute d'aliment et que jamais je n'aurais l'explication du mystère que j'avais entrevu. Et pourtant au moment même où j'y renonçais, le but de mes poursuites me tomba sous la main ; le hasard me servit mieux que ne l'auraient fait les plus savantes combinaisons.

Depuis quelques jours, j'avais aperçu sur la porte de l'hôtel, devant la petite entrée, une figure qui m'était complètement inconnue. Rien d'étonnant à cela : quelque étude que j'en eusse faite, le personnel de la maison n'était pas fixé dans ma mémoire, au point qu'aucun visage n'y pût échapper. C'est un homme de peine, me dis-je et je passai outre. Cependant, bon gré mal gré, mon attention fut ramenée là-dessus. La même figure se remontra avec une sorte d'obstination ; plus d'une fois, dans le cours de la journée, elle reparaisait à son poste favori. Je l'examinai alors avec plus de soin. Non, ce n'était point un homme de peine ; c'était plutôt un homme de loisir ; ces allures étaient plus spéculatives que laborieuses, et son emploi paraissait plus compatible avec le repos qu'avec l'action. Armé d'une pipe énorme, il en exhalaït la fumée avec une sensualité et un calme, dignes d'un prince oriental. Si le soleil envoyait quel-

que part un rayon généreux, on était sûr de le voir accourir afin de ne rien perdre ; les nuages qui couraient dans le ciel n'avaient pas de plus fervent contemplateur. Tout dans ces allures révélait un de ces heureux du siècle qui n'ont d'autre besogne que celle de leur choix, par exemple, faire couvrir des canaris ou enseigner l'exercice à un griffon.

— C'est un gaillard qui a des rentes, me dis-je en forme de conclusion ; le comte lui aura fait un sort.

De toutes ces suppositions, aucune ne frappait juste : pour savoir ce qu'était ce mortel si favorisé et qui foulait la terre d'un pied si glorieux, il me fallait faire une rencontre à laquelle je ne m'attendais pas et qui jeta de grandes lumières sur les événements accomplis.

Elle eut lieu deux jours après.

VI.

La rencontre dont je viens de parler eut lieu un soir, par un crépuscule d'hiver, et avant que le gaz eût suppléé aux défaillances du jour. C'est assez dire que les objets n'étaient pas fort distincts, ni les clartés surabondantes. Dans ce cadre brumeux j'aperçus à quelques pas de moi, un individu qui brandissait le poing contre l'hôtel Montréal et ne lui épargnait pas les invectives. Le cas était singulier et méritait d'être approfondi. Pour s'en prendre ainsi à des pierres, il fallait que cet homme ne jouit pas de toute sa raison ou fût animé d'une colère bien furieuse. Je me dirigeai vers lui avec la pensée que ma vue apaiserait cette effervescence et le remettrait dans son état naturel. Vain espoir ! Au lieu de se calmer, il n'en mit que plus de vivacité dans son geste et plus de violence dans ses imprécations.

— Coquin ! brigand ! s'écriait-il en s'adressant à un ennemi imaginaire.

Décidément je crus avoir affaire à un compagnon dont la place était plutôt sous une douche que dans la rue. Il aura trompé, me dis-je la vigilance de ses gardiens et quitté son domicile naturel. Voyons à le réintégrer : c'est à la fois un acte d'humanité et de bonne police. Ainsi en jugeais-je, et ma main se levait déjà pour appréhender le suspect, lorsque ses traits, mieux éclairés, me frappèrent comme un souvenir.

— Ah ! c'est vous ? m'écriai-je.

J'avais reconnu le père Vincent, le bras droit

du comte de Montréal. Lui aussi venait de me reconnaître, et son humeur n'en était pas améliorée.

— De quoi, dit-il, faut donc toujours vous rendre des comptes, à vous? Eh bien! oui, c'est moi. Après?

Mon bourru prenait mal les choses, suivant son habitude; je redoublai de ménagements:

— Monsieur Vincent, lui dis-je, pardonnez mon indiscretion. Comment croire que ce pût être vous? Vous, ici, hors de l'hôtel au lieu d'être dedans? Pas possible.

Au lieu de me répondre, le concierge m'adressa un regard courroucé:

— D'où sortez-vous? me dit-il.

— Mais vous le voyez bien, répliquai-je.

— Vous me demandez pourquoi je suis hors de l'hôtel.

— On le serait à moins; vous n'en bougez guère ordinairement.

— Encore!!! vous ne savez donc rien de ce qui s'est passé?

— Comment le saurais-je?

— Vrai?

— C'est comme je vous le dis.

Mon accent avait quelque chose de si affectueux et de si sincère, que sa colère céda.

— Vous ne savez pas, ajouta-t-il d'un ton plus radouci, qu'on m'a mis à pied?

— Bah!

— Chassé, Monsieur l'agent, chassé! Un confident du maître!

— Chassé et remplacé, voilà où j'en suis. A la porte avec cinq cents francs de pension! Mon compte est clair.

C'était là pour moi un trait de lumière. Je comprenais maintenant ce que signifiait ce nouveau visage que j'avais aperçu et dont la tranquillité m'avait frappé. Nul doute qu'il n'appartint au concierge actuel, au successeur du père Vincent. Un concierge seul et un concierge en exercice, à l'esprit aussi libre et le front aussi serein; il n'est point de fonctions ici-bas qui disposent davantage aux habitudes contemplatives. J'en touchai un mot au titulaire disgracié; c'était la corde sensible; elle vibra au-delà de mes souhaits:

— Vraiment, lui dis-je d'une voix compatissante, on vous a traité avec aussi peu d'égards?

— Des égards, répliqua-t-il d'un air piqué? C'est de trop pour de petites gens comme nous.

— Un vieux et digne serviteur! Les ingrats!

— Que voulez-vous? Après moi un autre.

— Un autre? Je l'ai, pardieu, bien vu; il était là il n'y a qu'un moment.

En parlant ainsi, je savais bien ce que je faisais; c'était verser du vinaigre sur une blessure saignante. Rien de tel que la douleur pour provoquer des aveux. Le résultat dépassa mon attente.

— Ah! il était là? s'écria le père Vincent.

Son visage s'allumait de nouveau, son œil lançait des éclairs, ses lèvres frémissaient de colère.

— Ah! il était là, répétait-il.

— Oui, comme toujours, à prendre ses côtes au long.

— Il en est bien capable, le bon à rien.

— Et à fumer du matin au soir.

— Ah! il fume, l'intrigant. Ah! il fume!

A chaque mot, l'irritation montait d'un degré: le moment arriva où elle n'eut plus de bornes. L'idée de cet homme, fumant sur le seuil de la porte où il avait si long-temps régné, occupant une loge qu'il s'était accoutumé à regarder comme son inaliénable domaine, tenait le cerveau de l'ancien concierge sous le poids d'une obsession qui menaçait d'aller jusqu'à l'égarément.

— Ah! il fume, dit-il pour la vingtième fois; voilà un bel agrément pour des maîtres. Un estaminet dans leur maison! Tenez, Monsieur l'agent, quand j'y songe, il me prend des envies d'aller l'étrangler de mes mains, ce maraud-là. Lui, me supplanter! Coucher dans mon local! Un va-nu-pieds que j'ai tiré de l'écurie! Un soudard! un cafard! un être pétri de vices!

Le vieux concierge s'échauffait de plus en plus; c'était le cas de le presser; il allait débiter tout ce qu'il avait sur le cœur:

— Ah ça! lui dis-je, comment un garnement pareil a-t-il pu réussir?

— Belle demandé? à force de bassesses.

— Là, voyez-vous, il n'y en a que pour ces chiens couchants. Quelle engeance!

En flattant ses haines, je m'emparais peu à peu de lui.

— Mais vous, Monsieur Vincent, ajoutai-je, quel prétexte a-t-on pu vous objecter? Que diable! on ne met pas les gens à la porte sans leur signifier pourquoi.

— Oh! moi, moi, c'était un coup monté de longue main, répondit-il d'une voix sourde.

— Bah! et comment?

Il secoua la tête, comme s'il eût voulu chasser un souvenir importun.

— Comment? comment? dit-il.

— Sans doute, il faut un motif, repris-je.

— Un motif! ah! il y en avait un, et grave, encore.

— Bah!

— J'en savais trop, Monsieur l'agent.

Puis, comme s'il eût voulu retirer la déclaration qu'il venait de faire:

— Brisons-là, ajouta-t-il; vous m'en feriez dire plus que je ne veux.

C'était mon but, en effet, et je ne m'en laissai pas détourner, parce qu'il l'avait deviné. Désormais cet homme était à moi; il m'avait livré le secret d'une de ses faiblesses; je savais par où le prendre, comment le manier. Seulement il fallait user de ménagements et ne pas brusquer les choses. Aussi le laissai-je partir sans pousser mes efforts plus loin et bien convaincu qu'il me reviendrait. Cela ne manqua pas: il reparut presque tous les jours, comme si un ressort l'eût poussé et avec l'opiniâtreté de l'animal qui retourne à son ancien gîte, même quand l'accès lui en est interdit. Au lieu de me fuir, à son tour il me rechercha, tantôt pour se plaindre, tantôt pour m'interroger. Il voulait savoir ce que devenait son heureux concurrent, comment il gouvernait l'hôtel et par quels signes extérieurs il rendait son autorité manifeste. Chaque détail que je lui donnais là-dessus, était un dard nouveau qui lui entraît fort avant dans le cœur et le poussait vers la vengeance.

— Il ne l'emportera pas en paradis, s'écriait-il; Dieu de Dieu! comme la main me démanche!

Parfois aussi, du serviteur, la rancune s'élevait jusqu'au maître, et j'y aidais de mon mieux. Sans affectation et d'une manière insensible, je le poussais sur le compte des Montréal et, de plus en plus, la glace se rompoit. Aux doléances, succédaient les confidences; et quand il y mettait du scrupule, j'enfonçais de nouveau l'aiguillon.

— Au moins, lui dis-je, ces gens-là ont eu quelques procédés. Ils vous font une pension.

De toutes mes machines de guerre, aucune ne fut plus puissante que celle-là. C'est au point que je m'étonnai moi-même de l'effet qu'elle produisait.

— Une pension! s'écria l'ancien concierge. Les voilà bien malades? Qu'est-ce que c'est

qu'une pension pour eux? Et après les services que je leur ai rendus? Comme si l'on payait ces choses-là avec de l'argent. Une pension? une pension! ajoutait-il avec emportement. Un de ces jours, je la leur jetterai au visage. Ce n'est pas une pension que je veux, c'est ma porte.

A la suite de ces entretiens, souvent renouvelés, une entière confiance s'établit entre le père Vincent et moi. Commencée dans la rue, la conférence s'achevait presque toujours dans le débit de liquides le mieux achalandé et le mieux pourvu du voisinage. A tour de rôle nous nous faisons les honneurs, et le concierge ne s'y épargnait pas. On sait que le vin apaise les grandes douleurs. Ce fut ainsi, et après de nombreuses séances, que j'en vins à recueillir de la bouche d'un témoin et d'un acteur l'histoire des Montréal, telle que je vais la raconter, en n'y ajoutant de mon fait qu'un peu de mise en scène et quelque ordre dans le récit.

VII.

La résidence ordinaire et le berceau des Montréal était un vieux château de famille, situé dans le pays de Caux, entre Fécamp et Saint-Valery, et à une petite distance du bourg de Vittefleux. Rien de plus curieux que cet édifice; rien de plus imposant que la perspective dont-il jouit. De niveau avec la falaise, il domine d'un côté les nappes étincelantes de la mer, de l'autre, le vallon boisé et discret que baigne la rivière de Dardène. A l'aspect des lieux, à ces beaux champs parsemés de pompiers, à l'aisance des villages environnants, on reconnaît un point choisi d'une de nos plus riches provinces. Cultures, bétail, bâtiments, instruments de travail, tout repose et contente le regard, tout signale un de ces pays favorisés où la vie est bonne et la terre généreuse.

Le château en lui-même a plus de valeur par ses souvenirs que par son architecture; il date de loin, voilà son plus beau titre, celui à l'aide duquel il s'est transmis de génération en génération, à peu près intact et défendu par un respect héréditaire contre des innovations qu'eussent réclamées les injures du temps et les besoins des âges nouveaux. A peine les Montréal avaient-ils consenti à changer quelques distributions intérieures, en les appropriant à une existence qui n'est plus celle des époques de la chevalerie. Tout le reste, enceinte, fossés, pont-levis, tourelles, donjon et machicoulis, gardait

encore sa physionomie d'autrefois et une tournure guerrière en harmonie avec sa première destination. C'était bien une de ces aires d'où les seigneurs épiaient leur proie et fondaient sur elle au moment opportun, rançonnaient impitoyablement leurs vassaux et bravaient jusqu'à la colère de leur souverain.

Comme tous les membres de sa famille, le comte avait fait de cette résidence l'objet d'un soin presque religieux. Il passait neuf mois de l'année à Beaupré, c'était le nom du château, et y surveillait l'exploitation des vastes fermes dont il était environné. Cette tâche était encore un devoir de tradition ; entre les Montréal et leurs fermiers point d'intermédiaires ; ils avaient des intendants partout ailleurs ; à Beaupré ils n'en avaient pas. Ainsi se transmettait dans leur maison ce goût de la vie de campagne, qui n'est compatible qu'avec un but sérieux et un aliment réel d'activité. Les Montréal s'en faisaient un point d'honneur ; ils tenaient à être les premiers en toute chose, multipliaient les essais, ne négligeaient ni les nouvelles méthodes, ni les instruments perfectionnés, et se livraient, sur une grande échelle, à ces cultures expérimentales qui ne sont permises qu'aux propriétaires opulents.

De tous les Montréal, le comte Sigismond restait le dernier et le seul : après lui, s'il n'avait pas d'héritier, cet ancien nom devait s'éteindre. Lui-même, il est temps de le dire, ne le portait qu'à défaut de représentants plus directs ; il n'appartenait qu'à la branche cadette, et, dans l'ordre naturel des choses, il aurait dû rester ce qu'il était en naissant, baron de Montréal. Mais la branche aînée n'avait point eu d'enfants mâles ; elle n'était représentée que par une jeune fille, Clémence de Montréal, idole de son père, fruit tardif d'un second mariage et sur la tête de qui venaient se réunir les richesses de deux grandes maisons.

Lorsque Clémence fut en âge d'être pourvue, le vieux comte était veuf ; le poids des ans et des infirmités commençait à se faire sentir ; il ne voulut pas quitter ce monde sans avoir assuré l'établissement de sa fille. D'ailleurs son choix était fait : il avait sous la main un gendre tout trouvé, le seul possible, le seul qui lui agréât. Dans ses préjugés de race, il n'admettait pas que le château de Beaupré et les fiefs attenants, que les grands biens de famille, fruit de longues épargnes et d'heureuses alliances, pussent passer dans une autre maison, tant qu'il

resterait un descendant des Montréal, un homme de son sang, un représentant de dix générations. C'était donc à Sigismond que devaient revenir tout ce honneur et toute cette richesse, une femme accomplie et des domaines opulents, l'hôtel de Paris et les terres de province, tout ce qui donne du prix et du charme à l'existence, satisfactions de la vanité et joies plus légitimes du cœur.

Sigismond avait été élevé par le vieux comte ; resté orphelin de bonne heure, son enfance s'était écoulée au château de Beaupré, et il ne l'avait quitté que pendant les années consacrées à son éducation. Longtemps on l'y considéra comme le seul maître. D'un premier mariage le comte n'avait point eu d'enfants, et lorsqu'il en naquit un du second, ce fut une fille qui coûta la vie à sa mère. Quoique Sigismond fût d'un âge où le calcul a peu d'empire, il parut plus contrarié que charmé de cet événement. Il avait vingt ans alors et ne pouvait, sans une certaine appréhension, mesurer la distance que les années devaient mettre entre sa cousine et lui. L'alliance allait de soi ; mais que de circonstances pouvaient en éloigner ou empêcher l'effet ! D'ailleurs Sigismond s'était si bien accoutumé à regarder comme lui appartenant ce titre, ce château et cette fortune, que l'idée de les recevoir indirectement et de seconde main lui semblait pénible à supporter et pesait sur son esprit comme une déchéance.

Ce fut dans ces sentiments qu'il traversa la seconde période de son séjour à Beaupré. Clémence grandit et enchanta par ses grâces tout ce qui l'approchait ; elle était la fée du château, la joie et l'orgueil du vieux comte. Sigismond s'en vit un peu éclipsé, et une jalousie sourde s'empara de lui, presque à son insu. On devine combien ses relations avec sa cousine en furent affectées. Au lieu de s'associer à l'idolâtrie dont elle était l'objet, il se créa un rôle à part, en manière de contraste et de contrepoids, et affecta des airs grondeurs qui ne convenaient ni à sa position ni à son âge. Tandis que la jeune fille ne rencontrait sur son passage que des cœurs ouverts et des visages radieux, son cousin semblait prendre à tâche de jeter quelques ombres sur ce tableau. Il trouvait à redire à tout, cherchait des querelles sur le moindre détail, et témoignait de l'humeur quand elle s'abandonnait aux jeux et aux joies de l'enfance. Devant le vieux comte, ces mauvais sentiments

ne transparaient pas, mais ils reprenaient le dessus hors de sa présence.

Ce qu'amena cette conduite, il est facile de le prévoir ; de pareilles impressions sont de celles que rien n'efface. Dès que Clémence fut en état de juger, elle eut sur Sigismond une opinion dont elle ne devait plus revenir. Ce qui la guidait, c'était cet instinct qui nous fait aimer ceux qui nous aiment. Elle eût oublié peut-être les petites picoteries, les airs maussades et frondeurs, si un sentiment vrai se fût mêlé à tout cela. Mais il y avait là-dessous un manque de cœur et une hypocrisie qu'elle n'oublia ni ne pardonna jamais. Plus elle avançait en âge, plus elle sentit s'accroître cet éloignement : les efforts même qu'elle faisait pour le vaincre ne servaient qu'à prouver combien il était enraciné.

Cependant elle n'ignorait rien des projets de son père : ce n'était, à Beaupré, un mystère pour personne que Clémence devait être la femme de Sigismond : on en parlait ouvertement comme d'une chose arrêtée et irrévocable. Dans les entretiens de famille, il se mêlait toujours quelque allusion là-dessus, et le vieux comte aimait à y revenir comme à une pensée favorite. Peut-être, voyant que le goût n'y était pas, insistait-il à dessein sur la convenance : il fallait que toute révolte fût étouffée en germe, et que l'orgueil du sang eût le dernier mot. Clémence n'avait aucun motif de résister et ne résista pas à des arrangements auxquels tout le monde autour d'elle paraissait souscrire : enfant, elle n'en comprenait pas la valeur, et quand elle en eut une idée plus juste, son esprit y était tellement identifié, qu'on n'avait plus à craindre d'elle ni objection, ni refus. Ce fut ainsi qu'elle arriva au moment décisif, assez mal disposée pour Sigismond, et néanmoins résignée à lui appartenir.

Le vieux comte pressa les choses autant qu'il le put. De jour en jour, il sentait ses forces décroître et il ne voulait pas quitter ce monde sans avoir réglé cette affaire et béni cette union. La cérémonie eut lieu dans le mois même où Clémence compta ses quinze ans révolus ; à peine avait-elle la conscience de l'engagement qu'elle contractait. La plus vive impression qu'elle en reçut, ce fut le spectacle de la chapelle du château tendue comme pour une fête, le prêtre officiant à l'autel en habits pontificaux, les chants de l'orgue mêlés aux chants des voix, les cloches sonnantes à toute volée, les nuages d'encens s'élevant vers la nef, les jeunes

filles lui formant cortège et versant sur ses pas des corbeilles des fleurs, les arcs, les trophées de verdure, les illuminations du soir, les gerbes de feu d'artifice, enfin, au-dehors, les populations accourues de cinq lieues à la ronde et appuyant leurs acclamations de violentes décharges de mousqueterie. Voilà ce qui la frappa et ce qui resta gravé dans sa mémoire. Quant au mari, il s'effaçait presque au milieu de ces pompes et de ces honneurs ; son jour de domination n'était pas encore venu.

Tant que le comte fut là pour protéger sa fille, Sigismond s'observa et se contint. Quoi qu'il pût lui en coûter, la prudence lui commandait de se vaincre : le vieillard restait maître de sa fortune, et un éclat aurait pu le pousser à prendre contre son gendre des mesures de précaution. Sigismond se maîtrisa donc, mais au prix de quel effort ! Clémence ne l'aimait pas, ne pouvait pas l'aimer ; il le voyait, il le sentait, et cette obéissance que sa tendresse lui refusait, il ne pouvait l'imposer par la force. Quand il y songeait, de sourdes rages s'élevaient dans son cœur, et si violentes, que plus d'une fois elles manquèrent faire explosion. Il arriva même une circonstance où, pour se contraindre, il eut besoin de tout l'empire qu'il exerçait sur sa volonté.

VIII.

Dans le voisinage de Beaupré, se trouvait une résidence qui ne lui cédait en rien ni pour l'étendue, ni pour la valeur des domaines ; c'était celle de Champelos. Mêmes origines, mêmes traditions : les Saint-Pons, seigneurs de Champelos, n'étaient ni moins nobles, ni moins anciens dans le pays que les Montréal, seigneurs de Beaupré. Seulement, les Saint-Pons avaient fait aux goûts modernes des concessions bien plus grandes que les Montréal ; ils étaient davantage de leur siècle et au lieu d'une construction féodale, on trouvait à Champelos une de ces habitations comme Mansard savait les élever, et un parc, les archives locales en faisaient foi, dessiné par le célèbre Lenôtre. Rien n'y manquait, ni les bassins, ni les quinconces, ni les néréides, ni les tritons, ni aucune des divinités principales ou secondaires de l'Olympe païen.

De tout temps, les Saint-Pons avaient montré ce goût des arts et ce besoin de paraître. C'étaient des gentilshommes dans la plus brillante